

A Single Man
Laisser entrer la vie
Un homme au singulier — États-Unis 2009, 101 minutes

Claire Valade

Numéro 265, mars-avril 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63438ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Valade, C. (2010). Compte rendu de [A Single Man : laisser entrer la vie / *Un homme au singulier* — États-Unis 2009, 101 minutes]. *Séquences*, (265), 40–41.

A Single Man

Laisser entrer la vie

Avec un premier long métrage remarquable et d'une élégance folle, portrait tout en ombre et en lumière d'un homme en deuil au bord de l'abîme, le couturier américain Tom Ford en a surpris plus d'un. Construit patiemment, méticuleusement, par petites touches ordonnées, **A Single Man** est un tableau subtil et feutré qui s'anime avec fluidité, au gré des errances géographiques et mentales de son protagoniste principal. Qui aurait cru que l'âme d'un véritable cinéaste sommeillait au cœur du grand créateur de mode ?

CLAIRE VALADE

Homosexuel dans les États-Unis de 1962, George (mélancolique Colin Firth, magnifique de retenue et de passion contenue) est un professeur anglais exilé à Los Angeles où il enseigne la littérature à des jeunes très cool. Malgré les interdits, les tabous et le sentiment d'invisibilité à la fois rassurant et frustrant qu'il éprouve au sein de cette prude société, George vit heureux avec Jim dans un de ces sublimes bungalows californiens au design exquis, tout en fenêtres, en bois nobles et en harmonies monochromatiques. Une vie rêvée, vraiment, et il n'en est jamais plus conscient qu'au moment où un appel téléphonique inattendu lui apprend la mort de Jim.

La scène, montrée en *flash-back*, est d'une sobriété qui rehausse l'intensité des émotions en jeu. Concentrant son regard sur George, Ford le filme au plus près, captant les tressaillements de son visage, le tremblement imperceptible de ses mains, alors que George tente d'absorber ce malheur qui l'assomme et le ramène à la réalité comme un coup de pied au ventre. Au-delà de la douleur incalculable de la perte de son amant, George est aussi confronté à une douleur plus pernicieuse : souhaitant des funérailles exclusivement *familiales* qui l'excluent, bien qu'il ait constitué la famille immédiate de Jim pendant seize ans, les parents de celui-ci refusent ainsi à George l'ultime droit d'un amoureux, celui du dernier au revoir à l'être aimé. Placée vers la fin du premier quart, l'annonce de la mort de Jim donne corps à l'état d'esprit de George, annoncé par les scènes d'ouverture qui présentaient la routine matinale méthodique de celui-ci. Alors que ces scènes éclairaient le personnage d'une ambiance fade, réservée, offrant ainsi un premier signe de la faille déchirant George, la scène annonçant la mort de Jim, par son écriture sobre et délicate, assoit véritablement le ton du film en cristallisant toute la détresse secrète du personnage, cachée sous des dehors bien rangés — détresse qu'il porte avec lui partout et qui le maintient enfermé dans sa douleur.

C'est la représentation de cet enfermement et son aboutissement qui est au cœur du film, comme sa plus grande force. Cet enfermement, qui ne saurait se terminer autrement qu'en se brisant, se traduit tant par les judicieux choix artistiques du réalisateur que par ses choix scénaristiques, comme l'unité temporelle. En campant l'action sur une période d'à peine vingt-quatre heures (mis à part les *flashes-back*), Ford intensifie le sentiment d'urgence chez George, arrivé, croit-il, au bout de son chagrin et voulant en finir avec la vie de la même manière qu'il a vécu, dans l'ordre et la discrétion. Il y a quelque chose



Dans l'ordre et la discrétion

En brossant ainsi le portrait d'un douloureux isolement qui s'effrite enfin, **A Single Man** porte par-dessus tout sur l'intimité, celle du couple mais aussi celle de soi.

de presque tendrement comique à regarder George préparer ainsi son suicide avec tant d'application, comme s'il éprouvait à son insu un malaise, une hésitation à l'idée de dire au revoir à la vie. Bien sûr, c'est exactement le sentiment qui est en train de poindre en lui : en baissant les bras et en s'abandonnant au destin, George s'ouvre au changement, sans le réaliser vraiment, convaincu que plus rien ne peut l'atteindre.

Ford illustre cette danse entre la vie et la mort de façon aussi mélancolique que magistrale. Il capte son personnage dans son intimité, en retrait du monde, depuis la position physique et émotionnelle de George, qu'il soit enfermé dans sa maison, dans sa voiture, dans son corps, à regarder la vie dehors, les enfants de ses voisins jouant sur la pelouse, les étudiants se prélassant sur les terrains du collège. La vie reste hors de lui, loin de lui. Jusqu'à ce qu'elle vienne le chercher là où il est et le dérange, le sortant de force de sa cuirasse : le jeune Kenny dans son chandail en mohair vapoureux comme un rêve cognant contre la vitre de sa voiture, sa petite voisine lui présentant son scorpion à la banque, le divin Carlos lui offrant une cigarette en contemplant le ciel rose de Los Angeles.

La bande sonore accentue aussi cet enfermement, assourdissant les bruits de l'extérieur et laissant George dans le silence de sa solitude, ponctué de sons distinctifs, comme ce tic-tac des horloges auxquelles Ford porte une si grande attention au départ pour les délaissier peu à peu. C'est que, au fil des heures de cette dernière journée, le passage des heures est très présent, marquant le poids insondable du temps qui s'égrène trop lentement depuis la mort de Jim. Mais alors que George se laisse approcher à nouveau petit à petit par la vie, qu'il retrouve des soupçons furtifs d'une certaine insouciance heureuse, le temps marque moins le fil narratif de sa présence, à un point tel que la montre de George elle-même s'arrête, noyé par la libératrice baignade impromptue en compagnie de Kenny.

En campant l'action sur une période d'à peine vingt-quatre heures (mis à part les flashes-back), Ford intensifie le sentiment d'urgence chez George, arrivé, croit-il, au bout de son chagrin et voulant en finir avec la vie de la même manière qu'il a vécu, dans l'ordre et la discrétion.

Mais c'est surtout la photographie, éblouissante, qui magnifie ce lent passage de l'enfermement à l'ouverture. Par des jeux de lumière d'abord subtils, puis de plus en plus éclatants au gré de la transformation de George, le réalisateur joue avec les couleurs, les délavant d'abord pour leur rendre graduellement toute leur rayonnante chaleur californienne au contact de la vie qui réapprivoise George. Le visage de celui-ci, gris et terne, s'éclaire d'un rose vibrant sous la lumière radieuse de la robe bleu pervenche de sa petite voisine, du soleil enveloppant Kenny,

ou de la somptueuse blancheur de la villa de son amie Charley (Julianne Moore, étincelante de capricieuse fragilité).

En brossant ainsi le portrait d'un douloureux isolement qui s'effrite enfin, **A Single Man** porte par-dessus tout sur l'intimité, celle du couple mais aussi celle de soi, de cet univers personnel qu'on se bâtit au quotidien. Car c'est bien ce que George éprouve tant de difficultés à laisser aller, cette intimité qu'il partageait avec Jim pour retrouver la sienne, dans la solitude. Avec Jim, tout était simple et parfait. Jim avait même dit que, s'il mourait tout de suite, ce serait sans regret parce que rien ne pourrait être plus parfait que le partage de cette intimité avec George, sur un canapé à lire un roman. George ne veut pas vraiment mourir, mais il ne sait pas comment faire autrement. Alors, il faut qu'il laisse entrer la vie de nouveau, par petites vagues.

Ironiquement, bien sûr, après avoir mis de côté ses idées suicidaires parce qu'il a renoué avec l'idée de vivre, c'est à ce moment que la vie, elle, décide de le quitter. Mais c'est sans regret. Parce qu'on ne saurait trouver moment plus parfait pour mourir que celui qui suit le moment où l'on s'est réconcilié avec la vie. Alors, George se laisse aller. Il est en paix. Il peut mourir maintenant, alors que, revolver en main, il n'arrivait pas à en finir. En fin de compte, George l'a compris, ce sont de petits moments fugitifs, pourtant anodins en apparence, qui nous sauvent — ces moments de clarté absolue qui entrouvrent brièvement une fenêtre sur la nature du bonheur. Comme danser avec abandon sur des rythmes à la mode avec une amie chère. Nager dans l'océan. Sentir la fraîcheur du petit matin sur son visage après une journée remplie de ténèbres.

■ **UN HOMME AU SINGULIER** — États-Unis 2009, 101 minutes — **Réal.** : Tom Ford — **Scén.** : Tom Ford, David Scearce, d'après le roman de Christopher Isherwood — **Images** : Eduard Grau — **Mont.** : Joan Sobel — **Son** : Leslie Shatz, Lori Dovi — **Dir. art.** : Dan Bishop — **Cost.** : Arianne Phillips — **Mus.** : Abel Korzeniowski — **Int.** : Colin Firth (George), Nicholas Hoult (Kenny), Julianne Moore (Charley), Matthew Goode (Jim) — **Prod.** : Tom Ford (Fade to Black Productions), Robert Salerno (Artina Films), Andrew Miano, Chris Weitz (Depth of Field) — **Dist.** : Alliance.



Avec Jim, tout était simple et parfait